

# FRANÇAIS

*LITTÉRATURE ET ÉTUDE DE LA LANGUE*

*L'ESPACE ET SES FONCTIONS*

*SPECIAL ZOLA*



*MARION DUVAUCHEL*  
*Certifiée de lettres modernes*

## QUELQUES RAPPELS



L'espace peut non seulement servir de décor à l'action, mais il peut également offrir un spectacle. Dans ce cas il est soumis au regard des personnages. Il est déterminé par la situation du spectateur face au spectacle et par la relation entre le paysage et l'état d'âme de celui qui regarde, qui perçoit.

Parfois, dans certains textes fantastiques, on peut constater comme une forme de mise en scène de l'espace représenté. Le cadre est alors parsemé d'indices, de signes qui conditionnent le lecteur à un certain type d'interprétation.

Le texte reflète et exprime ainsi l'état du personnage; le regard du narrateur est significatif d'une fracture perçue dans l'espace, d'une fêlure, d'un malaise, d'un rêve, d'une aspiration, d'un désir

Mais surtout l'espace s'organise selon des lois précises, du haut vers le bas, du bas vers le haut, de la droite à la gauche ou inversement, il s'élargit ou se rétrécit selon ce que l'on veut montrer. Il peut y avoir des mouvements du regard, des ralentis, des accélérations. Tantôt vers l'objet regardé, tantôt du côté du sujet qui regarde.

*Une correspondance symbolique peut s'établir entre un personnage et un paysage. cf une page d'amour de Zola fascicule 3*

L'espace peut non seulement servir de décor à l'action, mais il peut également offrir un spectacle. Dans ce cas il est soumis au regard des personnages. Il est déterminé par la

situation du spectateur face au spectacle et par la relation entre le paysage et l'état d'âme de celui qui regarde, qui perçoit.

Une correspondance symbolique peut s'établir entre un personnage et un paysage.

Parfois, dans certains textes fantastiques, on peut constater comme une forme de mise en scène de l'espace représenté. Le cadre est alors parsemé d'indices, de signes qui conditionnent le lecteur à un certain type d'interprétation. Le texte reflète et exprime ainsi l'état du personnage; le regard du narrateur est significatif d'une fracture perçue dans l'espace, d'une fêlure, d'un malaise, d'un rêve, d'une aspiration, d'un désir... .

Mais surtout l'espace s'organise selon des lois précises, du haut vers le bas, du bas vers le haut, de la droite à la gauche ou inversement, il s'élargit ou se rétrécit selon ce que l'on veut montrer. Il peut y avoir des mouvements du regard, des ralentis, des accélérations. Tantôt vers l'objet regardé, tantôt du côté du sujet qui regarde.

### LES FONCTIONS DE LA DESCRIPTION

**Fonction argumentative :** C'est la fonction originaires de la description qui montre les qualités ou les défauts d'une chose ou d'un être. Dans la littérature religieuse et selon une tradition remontant à l'Antiquité, le *locus amoenus* représentation d'un lieu idyllique, s'oppose au *locus terribilis*, (escarpements, aridité, nature hostile) opposition qui figure les caractéristiques respectives du Paradis et de l'Enfer (voir annales sur les lieux infernaux)

**Fonction narrative :** La description caractérise les lieux et les personnages sur lesquels elle fournit des indices précieux pour la compréhension de l'histoire. On peut aussi l'appeler fonction narrative ou explicative : elle sert à mettre en valeur un personnage à un moment précis de son histoire.

#### **Fonction référentielle :**

Le portrait ou la description a pour but de permettre au lecteur de se forger une idée précise du personnage, de le visualiser en le rendant vraisemblable.

#### **Fonction informative, réaliste :**

Elle communique un savoir sur le réel, qui assure l'illusion réaliste. Elle devient une sorte de photographie de l'objet décrit et elle va prendre de plus en plus d'importance au XIXe siècle.

#### **Fonction poétique :**

L'idéal de la description a longtemps été de réaliser un tableau vivant (on dit aussi effet d'hypotypose), elle tend alors à acquérir un statut autonome de prose poétique. On parle aussi de fonction esthétique. Elle peut marquer la virtuosité de l'écrivain (l'exphrasis).

# Corpus 1

## Exercez-vous



Pour chaque texte après avoir repéré qui regarde, déterminez l'intention de l'auteur.

### Texte 1 *La curée*



*Mariée à un spéculateur sans scrupules qui la laisse seule Renée s'ennuie. Elle se divertit avec le fils de son mari, Maxime, de sept ans plus jeune qu'elle.*

*Le jeune homme a emmené la jeune femme dans un lieu trouble, dans un petit salon intime pour des rencontres sexuelles illicites. Elle observe ce qui l'entoure.*

*Le narcissisme et la perversité sexuelle constituent les véritables thèmes du livre. La glace et le divan en sont les symboles.*

Quand le garçon fut sorti, Renée prit son binocle et fit curieusement le tour du petit salon. C'était une pièce carrée, blanc et or, meublée avec des coquetteries de boudoir. Outre la table et les chaises, il y avait un meuble bas, une sorte de console, où l'on desservait, et un large divan, un véritable lit, qui se trouvait placé entre la cheminée et la fenêtre. Une pendule et deux flambeaux Louis XVI garnissaient la cheminée de marbre blanc. Mais la curiosité du cabinet était la glace, une belle glace trapue que les diamants de ces dames avaient criblée de noms, de dates, de vers estropiés, de pensées prodigieuses et d'aveux étonnants. Renée crut apercevoir une saleté et n'eut pas le courage de satisfaire sa curiosité. Elle regarda le divan, éprouva un nouvel embarras, se mit, afin d'avoir une contenance, à regarder le plafond et le lustre de cuivre doré à cinq becs. Mais la gêne qu'elle ressentait était délicieuse. Pendant qu'elle levait le front, comme pour étudier la corniche, grave et le binocle à la main, elle jouissait profondément de ce mobilier équivoque, qu'elle sentait autour d'elle ; de cette glace claire et cynique, dont la pureté, à peine ridée par ces pattes de mouche ordurières, avait servi à rajuster tant de faux chignons ; de ce divan qui la choquait par sa largeur ; de la table du tapis lui-même, où elle retrouvait l'odeur de l'escalier, une vague odeur de poussière pénétrante et comme religieuse.

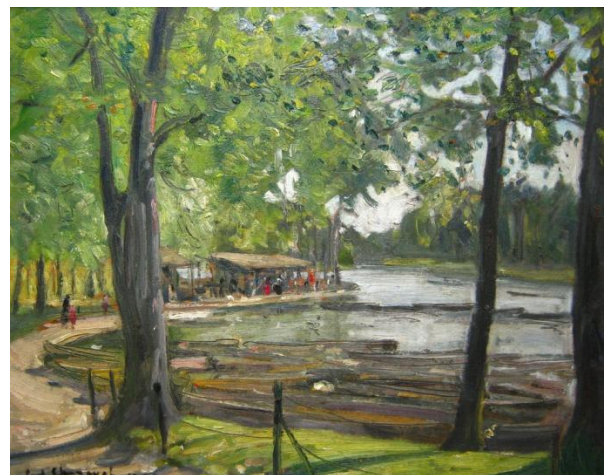
### Questions

*Repérez les répétitions. Quel est l'effet ?*

*Relevez l'énumération.*

*Que peut-on en déduire de ces « tags » féminins ?*

*Quelles sont les fonctions de cette description ?*



Charava, Lac au Bois de Boulogne, école française du XXème siècle



## Texte 2 *La Curée*



Le Bois de Boulogne constituait le lieu de rendez-vous de la « jet set » de l'époque. Voici le tout début du roman. Renée fait une promenade au bois de Boulogne. Elle est rongée par le vide et l'ennui.

Et elle ne continua pas. Elle s'était tout à fait tournée, elle contemplait l'étrange tableau qui s'effaçait derrière elle. La nuit était presque venue ; un lent crépuscule tombait comme une cendre fine. Le lac, vu de face, dans le jour pâle qui traînait encore sur l'eau, s'arrondissait, pareil à une immense plaque d'étain ; aux deux bords, les bois d'arbres verts dont les troncs minces et droits semblent sortir de la nappe dormante, prenaient, à cette heure, des apparences de colonnades violâtres, dessinant de leur architecture régulière les courbes étudiées des rives ; puis, au fond, des massifs montaient, de grands feuillages confus, de larges taches noires fermaient l'horizon. Il y avait là, derrière ces taches, une lueur de braise, un coucher de soleil à demi-éteint qui n'enflammait qu'un bout de l'immensité grise. Au dessus de ce lac immobile, de ces futaies basses, de ce point de vue si singulièrement plat, le creux du ciel s'ouvrait, infini plus profond et plus large. Ce grand morceau de ciel, sur ce petit coin de nature, avait un frisson, une tristesse vague ; et il tombait de ces hauteurs pâlisantes une telle mélancolie d'automne, une nuit si douce et si navrée, que le Bois, peu à peu enveloppé dans un linceul d'ombre, perdait ses grâces mondaines, agrandi, tout plein du charme puissant des

forêts. Le trot des équipages, dont les ténèbres éteignaient les couleurs vives, s'élevait, semblable à des voix lointaines de feuilles et d'eaux courantes. Tout allait en se mourant. Dans l'effacement universel, au milieu du lac, la voile latine de la grande barque de promenade se détachait, nette et vigoureuse, sur la lueur de braise du couchant. Et l'on ne voyait plus que cette voile, que ce triangle de toile jaune, élargi démesurément.

Renée, dans ses satiétés, éprouva une singulière sensation de désirs inavouables, à voir ce paysage qu'elle ne reconnaissait plus, cette nature si artistement mondaine, et dont la grande nuit frissonnante faisait un bois sacré, une de ces clairières idéales au fond desquelles les anciens dieux cachaient leurs amours géantes, leurs adultères et leurs incestes divins. Et, à mesure que la calèche s'éloignait, il lui semblait que le crépuscule emportait derrière elle, dans ses voiles tremblants, la terre du rêve, l'alcôve honteuse et surhumaine où elle eût enfin assouvi son cœur malade, sa chair lassée. Quand le lac et les petits bois, évanouis dans l'ombre, ne furent plus, au ras du ciel, qu'une barre noire, la jeune femme se retourna brusquement, et, d'une voix où il y avait des larmes de dépit, elle reprit sa phrase interrompue :

-- Quoi ?... autre chose, parbleu ! je veux autre chose. Est-ce que je sais, moi ! Si le savais... Mais, vois-tu ? J'ai assez de bals, assez de soupers, assez de fêtes comme cela. C'est toujours la même chose. C'est mortel... Les hommes sont assommants, oh ! oui, assommants...

### Questions

*En vous appuyant sur le champ lexical de la couleur, montrez comment Zola organise cette tombée de la nuit, comparable à la langueur qui tombe dans l'âme de la jeune femme qui regarde le soir tomber.*

*Montrer les procédés descriptifs d'un espace observé par un personnage statique.*

*Combien de plans se dessinent dans ce tableau qui émerge lentement devant les yeux de Renée (et ceux du lecteur)*

### Texte 3 *La faute de l'abbé Mouret*

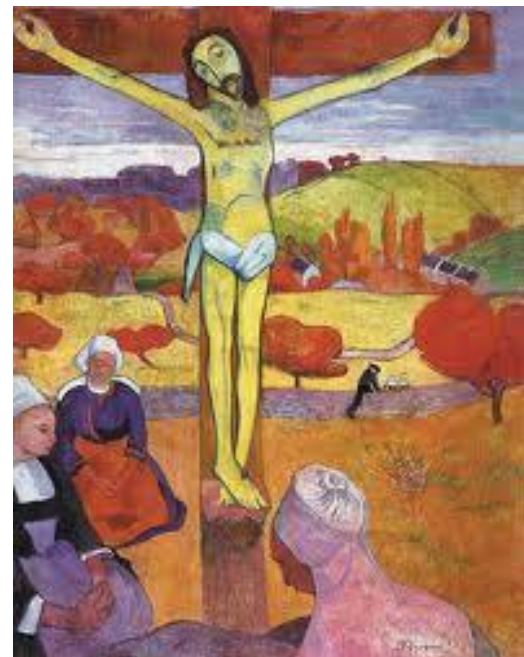
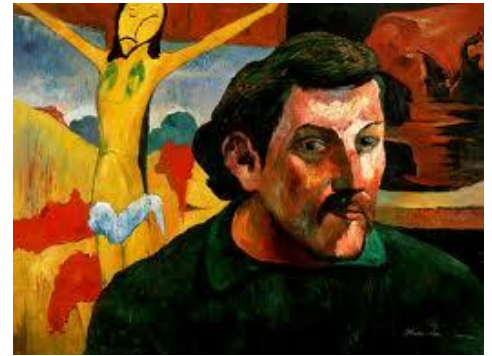
*L'abbé Mouret, après un accident, perd la mémoire. Il est soigné par Albine, une jeune fille qui vit dans un jardin, le paradou. Ils s'éprennent l'un de l'autre, mais le jeune prêtre retrouve progressivement la mémoire et se trouve en proie à un déchirement.*

*La nature est le reflet de cette tempête intérieure.*

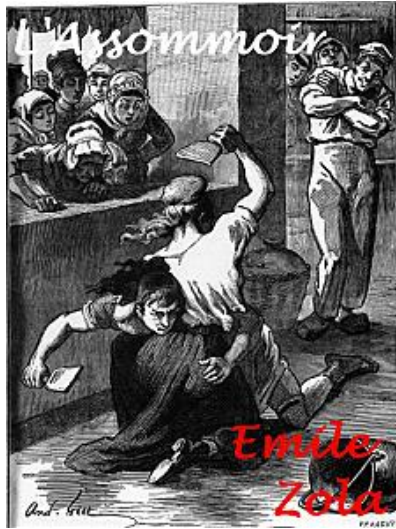


Alors, de très loin, le prêtre entendit un murmure monter de la vallée des Artaud. Autrefois, il ne comprenait pas l'ardent langage de ces terres brûlées, où ne se tordaient que des pieds de vignes nouveaux, des amandiers décharnés, de vieux oliviers se déhanchant sur leurs membres infirmes. Il passait au milieu de cette passion, avec les sérénités de son ignorance. Mais, aujourd'hui, instruit dans la chair, il saisissait jusqu'aux moindres soupirs des feuilles pâchées sous le soleil. Ce furent d'abord, au fond de l'horizon, les collines, chaudes encore de l'adieu du couchant, qui tressaillirent et qui parurent s'ébranler avec le piétinement sourd d'une armée en marche. Puis, les roches éparses, les pierres des chemins, tous les cailloux de la vallée, se levèrent, eux aussi, roulant, ronflant, comme jetés en avant par le besoin de se mouvoir. A leur suite, les mares de terre rouge, les rares champs conquis à coups de pioche, se mirent à couler et à gronder, ainsi que des rivières échappées, charriant dans le flot de leur sang des conceptions de semences, des éclosions de racines, des copulations de plantes. Et bientôt tout fut en mouvement; les souches des vignes rampaient comme de grands insectes; les blés maigres, les herbes séchées, faisaient des bataillons armés de hautes lances; les arbres s'échevelaient à courir, étiraient leurs membres, pareils à des lutteurs qui s'apprêtaient au combat; les feuilles tombées marchaient, la poussière des routes marchait. Multitude recrutant à chaque pas des forces nouvelles, peuple en rut dont le souffle approchait, tempête de vie à l'haleine de fournaise, emportant tout devant elle, dans le tourbillon d'un accouchement colossal.

Brusquement, l'attaque eut lieu. Du bout de l'horizon, la campagne entière se rua sur l'église, les collines, les cailloux, les terres, les arbres. L'église, sous ce premier choc, craqua. Les murs se fendirent, des tuiles s'envolèrent. Mais le grand Christ, secoué, ne tomba pas.



## Texte 4 *L'assommoir*



En haut, la chambre était nue, pleine de soleil, la fenêtre ouverte. Ce coup de soleil, cette nappe de poussière d'or dansante, rendait lamentables le plafond noir, les murs au papier arraché. Il n'y avait plus, à un clou de la cheminée, qu'un petit fichu de femme, tordu comme une ficelle. Le lit des enfants, tiré au milieu de la pièce, découvrait la commode, dont les tiroirs laissés ouverts montraient leurs flancs vides. Lantier s'était lavé et avait achevé la pommade, deux sous de pommade dans une carte à jouer ; l'eau grasse de ses mains emplissait la cuvette. Et il n'avait rien oublié, le coin occupé jusque-là par la malle paraissait à Gervaise faire un trou immense. Elle ne retrouva même pas le petit miroir rond, accroché à l'espagnolette. Alors, elle eut un pressentiment, elle regarda sur la cheminée : Lantier avait emporté les reconnaissances, le paquet rose tendre n'était plus là, entre les flambeaux de zinc dépareillés.

Elle pendit son linge au dossier d'une chaise, elle demeura debout, tournant, examinant les meubles, frappée d'une telle stupeur, que ses larmes ne coulaient plus. Il lui restait un sou sur les quatre sous gardés pour le lavoir. Puis, entendant rire à la fenêtre Étienne et Claude, déjà consolés, elle s'approcha, prit leurs têtes sous ses bras, s'oublia un instant devant cette chaussée grise, où elle avait vu, le matin, s'éveiller le peuple ouvrier, le travail géant de Paris. A cette heure, le pavé échauffé par les besognes du jour allumait une réverbération

ardente au-dessus de la ville, derrière le mur de l'octroi. C'était sur ce pavé, dans cet air de fournaise, qu'on la jetait toute seule avec les petits ; et elle enfila d'un regard les boulevards extérieurs, à droite, à gauche, s'arrêtant aux deux bouts, prise d'une épouvante sourde, comme si sa vie, désormais, allait tenir là, entre un abattoir et un hôpital.

### Questions

Qui regarde ?

Combien d'espaces peut-on distinguer ?

Relevez une antithèse.

Que découvre Gervaise ?

Comment trouvez-vous sa réaction ?

Quelle est l'utilisation que fait Zola de l'espace dans la narration ?





## Texte 5 - *La bête humaine* (1890)

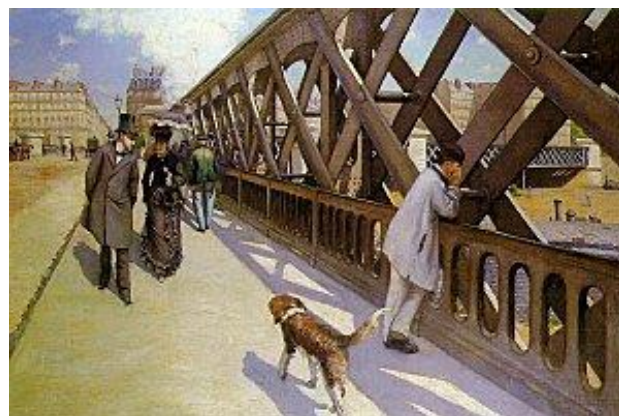
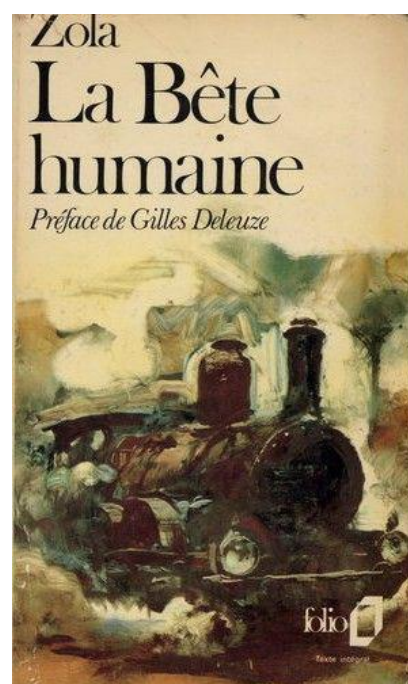
Voici les premières lignes de *La bête humaine*. Ce qu'on appelle « l'incipit »

En entrant dans la chambre, Roubaud posa sur la table le pain d'une livre, le pâté et la bouteille de vin blanc. Mais, le matin, avant de descendre à son poste, la mère Victoire avait dû couvrir le feu de son poêle, d'un tel poussier, que la chaleur était suffocante. Et le sous-chef de gare, ayant ouvert une fenêtre, s'y accouda.

C'était impasse d'Amsterdam, dans la dernière maison de droite, une haute maison où la Compagnie de l'Ouest logeait certains de ses employés. La fenêtre, au cinquième, à l'angle du toit mansardé qui faisait retour, donnait sur la gare, cette tranchée large trouant le quartier de l'Europe, tout un déroulement brusque de l'horizon, que semblait agrandir encore, cet après-midi-là, un ciel gris du milieu de février, d'un gris humide et tiède, traversé de soleil.

**En face**, sous ce poudroïement de rayons, les maisons de la rue de Rome se brouillaient, s'effaçaient, légères. **A gauche**, les marquises des halles couvertes ouvraient leurs porches géants, aux vitrages enfumés, celle des grandes lignes, immense, où l'œil plongeait, et que les bâtiments de la poste et de la bouillotterie séparaient des autres, plus petites, celles d'Argenteuil, de Versailles et de la Ceinture ; tandis que le **pont de l'Europe, à droite**, coupait de son étoile de fer la tranchée, que l'on voyait reparaitre et filer au-delà, jusqu'au tunnel des Batignolles. Et, **en bas de** la fenêtre même, occupant tout le vaste champ, les trois doubles voies qui sortaient du pont, se ramifiaient, s'écartaient en un éventail dont les branches de métal, multipliées, innombrables, allaient se perdre sous les marquises. Les trois postes d'aiguilleur, en avant des arches, montraient leurs petits jardins nus. Dans l'effacement confus des wagons et des machines encombrant les rails, un grand signal rouge tachait le jour pâle.

Pendant un instant, Roubaud s'intéressa, comparant, songeant à sa gare du Havre.



### Questions

*Repérez les marqueurs de l'espace. Comment s'organise la description ?*

*Où se trouve Roubaud ?*

*A quelle époque de l'année se situe le roman ?*

*Quelle est la fonction de cette description ?*

## Corpus 2

# femmes à la toilette

## approfondir

*Les lieux féminins semblent avoir hanté l'esprit des hommes et bien sûr des écrivains. Ils sont porteurs de toute la charge de désir, ils évoquent l'intimité féminine, et le désir dans sa dimension la plus charnelle. Ils évoquent aussi la richesse plus ou moins grande.*

### Texte 1 – Emile Zola, *La Curée*

Mais la merveille de l'appartement, la pièce dont parlait tout Paris, c'était le cabinet de toilette. On disait « le cabinet de toilette de la belle Mme Saccard » comme on dit « la galerie des Glaces, à Versailles ». Ce cabinet se trouvait dans une des tourelles de l'hôtel, juste au-dessus du petit salon bouton d'or. On songeait, en y entrant, à une large tente ronde, une tente de féerie, dressée en plein rêve par quelque guerrière amoureuse. Au centre du plafond, une couronne d'argent ciselé retenait les pans de la tente qui venaient, en s'arrondissant, s'attacher aux murs, d'où ils tombaient droits jusqu'au plancher. Ces pans, cette tenture riche étaient faits d'un dessous de soie rose recouverts d'une mousseline très claire, plissée à grands plis de distance en distance ; une applique de guipure séparait les plis, et des baguettes d'argent guillochées descendaient de la couronne, filaient le long de la tenture, aux deux bords de chaque applique. Le gris rose de la chambre à coucher s'éclairait ici, devenait un blanc rose, une chair nue. Et sous ce berceau de dentelles, sous ces rideaux qui ne laissaient voir du plafond, par le vide étroit de la couronne, qu'un trou bleuâtre, où Chaplin avait peint un Amour rieur, regardant et apprêtant sa flèche, on se serait cru au fond d'un drageoir, dans quelque précieuse boîte à bijoux, grandie, non plus faite pour l'éclat d'un diamant, mais pour la nudité d'une femme. Le tapis, d'une blancheur de neige, s'étalait sans le moindre semis de fleurs. Une armoire à glace, dont les deux panneaux étaient incrustés d'argent ; une chaise longue, deux poufs, des tabourets de satin blanc, une grande table de toilette, à plaque de marbre rose, et dont les pieds disparaissaient sous des volants de mousseline et de guipure, meublaient la pièce. Les cristaux de la table de toilette, les verres, les vases, la cuvette étaient en vieux bohème veiné de rose et de blanc. Et il y avait encore une autre table, incrustée d'argent comme l'armoire à glace, où se trouvait

rangé l'outillage, les engins de toilette, trousse bizarre, qui étalait un nombre considérable de petits instruments dont l'usage échappait, les gratte-dos, les poussoirs, les limes de toutes les grandeurs et de toutes les formes, les ciseaux droits et recourbés, toutes les variétés des pinces et des épingles. Chacun de ces objets, en argent et ivoire, était marqué au chiffre de Renée.

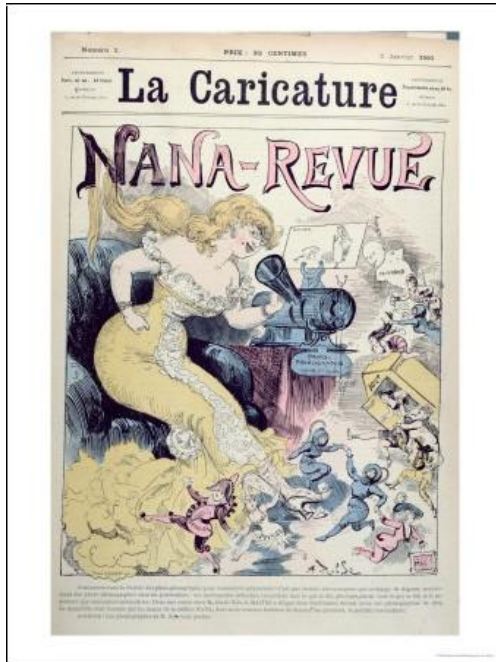


### Questions

- 1 Repérez le champ lexical de la couleur.
- 2 Quelles sont les fonctions de cette description ?
- 3 Que peut-on déduire de « Renée » ?
- 4 Comparez par exemple la loge de Nana le boudoir de Renée.



## Texte 2 Emile Zola, *Nana*



Tout le monde se mit à rire, d'une façon exagérée, pour faire sa cour. Un mot exquis, tout à fait parisien, comme le remarqua Bordenave. Nana ne répondait plus, le rideau remuait, elle se décidait sans doute. Alors, le comte Muffat, le sang aux joues, examina la loge. C'était une pièce carrée, très basse de plafond, tendue entièrement d'une étoffe havane clair. Le rideau de même étoffe, porté par une tringle de cuivre, ménageait au fond une sorte de cabinet. Deux larges fenêtres ouvraient sur la cour du théâtre, à trois mètres au plus d'une muraille lépreuse, contre laquelle, dans le noir de la nuit, les vitres jetaient des carrés jaunes. Une grande psyché faisait face à une toilette de marbre blanc, garnie d'une débandade de flacons et de boîtes de cristal, pour les huiles, les essences et les poudres. Le comte s'approcha de la psyché, se vit très rouge, de fines gouttes de sueur au front; il baissa les yeux, il vint se planter devant la toilette, où la cuvette pleine d'eau savonneuse, les petits outils d'ivoire épars, les éponges humides, parurent l'absorber un instant. Ce sentiment de vertige qu'il avait éprouvé à sa première visite chez Nana, boulevard Haussmann, l'envahissait de nouveau. Sous ses pieds, il sentait mollir le tapis épais de la loge; les becs de gaz, qui brûlaient à la toilette et à la psyché, mettaient des sifflements de flamme autour de ses tempes. Un moment, craignant de défaillir dans cette odeur de femme qu'il retrouvait, chauffée, décuplée sous le plafond bas, il s'assit au bord du divan capitonné, entre les

deux fenêtres. Mais il se releva tout de suite, retourna près de la toilette, ne regarda plus rien, les yeux vagues, songeant à un bouquet de tubéreuses, qui s'était fané dans sa chambre autrefois, et dont il avait failli mourir. Quand les tubéreuses se décomposent, elles ont une odeur humaine.

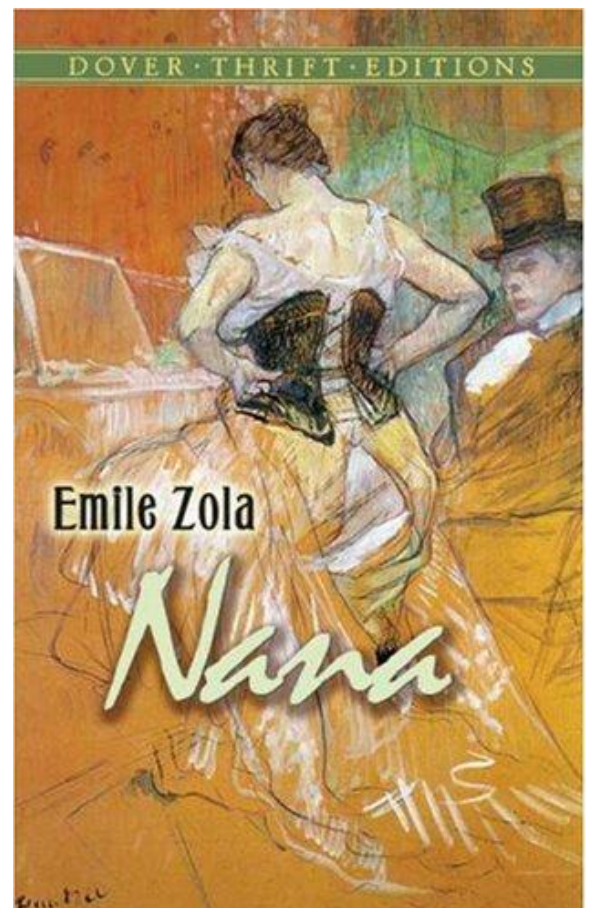
### Questions

*Que peut-on déduire sur ces deux femmes à partir des éléments du texte ?*

*Qui regarde dans chacun de ces textes ?*

*Que peut-on imaginer à partir des dernières lignes sur l'état d'esprit du comte ?*

*Les deux femmes sont-elles du même milieu social ? A quoi pouvez-vous le dire ?*



# LES PAGES DU PROF

## Exercez-vous



### Texte 1 Emile Zola, *La curée*

Quand le garçon fut sorti, Renée prit son **binocle** et fit curieusement le tour du petit salon. C'était une pièce carrée, blanc et or, meublée avec des coquetteries de boudoir. Outre **la table et les chaises**, il y avait un meuble bas, une sorte de **console**, où l'on desservait, et un large **divan**, un véritable lit, qui se trouvait placé entre la cheminée et la fenêtre. **Une pendule et deux flambeaux** Louis XVI garnissaient la cheminée de marbre blanc. Mais la curiosité du cabinet était **la glace**, une belle **glace** trapue que les diamants de ces dames avaient criblée **de noms, de dates, de vers estropiés, de pensées prodigieuses et d'aveux étonnants**. Renée crut apercevoir une saleté et n'eut pas le courage de satisfaire sa curiosité. **Elle regarda** le divan, éprouva un nouvel embarras, **se mit**, afin d'avoir une contenance, **à regarder** le plafond et le lustre de cuivre doré à cinq becs. Mais la gêne qu'elle ressentait était délicieuse. Pendant qu'elle levait le front, comme pour étudier la corniche, grave et le binocle à la main, elle jouissait profondément de ce mobilier équivoque, qu'elle sentait autour d'elle ; de cette **glace** claire et cynique, dont la pureté, à peine ridée par ces pattes de mouche ordurières, avait servi à rajuster tant de faux chignons ; de ce **divan** qui la choquait par sa largeur ; de la table du tapis lui-même, où elle retrouvait l'odeur de l'escalier, une vague odeur de poussière pénétrante et comme religieuse.

### Réponses

#### Repérez les répétitions. Quel est l'effet ?

*Elle regarda, à regarder  
C'est bien sûr le champ lexical du regard, nous voyons le salon sous les yeux de Renée qui ne comprend pas la nature du lieu, mais qui le ressent confusément. Elle a la naïveté des femmes à qui l'on dissimulait l'équivoque de la sexualité, mais elle a déjà la rouerie que Zola prête aux femmes.*

#### Relevez l'énumération : en jaune

*de noms, de dates, de vers estropiés, de pensées prodigieuses et d'aveux étonnants.*

#### Que peut-on en déduire de ces « tags » féminins ?

*Il s'agit de prostituées ou de femmes légères payées généralement ou de cocottes entretenues, souvent sans éducation, parfois vulgaire (lire Nana). Tout cela s'affiche sur ce miroir, reflet du lieu et de sa nature.*

*Nous voyons cela à travers le regard de Renée.*

*L'auteur ne décrit pas seulement un lieu mais il décrit le rapport du personnage à ce lieu. Pour Renée, mi-découverte, mi-pressentiment.*

## Texte 2 Emile Zola, *La Curée*

Et elle ne continua pas. Elle s'était tout à fait tournée, elle contemplait l'étrange tableau qui s'effaçait derrière elle. La nuit était presque venue ; un lent crépuscule tombait comme une **endre fine**. Le lac, **vu de face**, dans le jour pâle qui traînait encore sur l'eau, s'arrondissait, pareil à une immense plaque **d'étain** ; aux deux bords, les **bois d'arbres verts** dont les troncs minces et droits semblent sortir de la nappe dormante, prenaient, à cette heure, des apparences de colonnades violâtres, dessinant de leur architecture régulière les courbes étudiées des rives ; puis, au fond, des massifs montaient, de grands feuillages confus, de larges **taches noires** fermaient l'horizon. Il y avait là, derrière ces taches, une **lueur de braise**, un coucher de soleil à demi-éteint qui n'enflammait qu'un bout de **l'immensité grise**. **Au dessus** de ce lac immobile, de ces futaies basses, de ce point de vue si singulièrement plat, le creux du ciel s'ouvrait, infini plus profond et plus large. Ce grand morceau de ciel, sur ce petit coin de nature, avait un frisson, une tristesse vague ; et il tombait de ces hauteurs pâlisantes une telle mélancolie d'automne, une nuit si douce et si navrée, que le Bois, peu à peu enveloppé dans un **linceul d'ombre**, perdait ses grâces mondaines, agrandi, tout plein du charme puissant des forêts. Le trot des équipages, dont les ténèbres éteignaient les couleurs vives, s'élevait, semblable à des voix lointaines de feuilles et d'eaux courantes. Tout allait en se mourant. **Dans l'effacement universel, au milieu du lac**, la voile latine de la grande barque de promenade se détachait, nette et vigoureuse, sur la lueur de braise du couchant. Et l'on ne voyait plus que cette voile, que **ce triangle de toile jaune, élargi démesurément**. Renée, dans ses satiétés, éprouva une singulière sensation de désirs inavouables, à voir ce paysage qu'elle ne reconnaissait plus, cette nature si artistement mondaine, et dont la grande nuit frissonnante faisait un bois sacré, une de ces clairières idéales au fond desquelles les anciens dieux cachaient leurs amours géantes, leurs adultères et leurs incestes divins. Et, à mesure que la calèche s'éloignait, il lui semblait que le crépuscule emportait derrière elle, dans ses voiles tremblants, la terre du rêve, l'alcôve honteuse et surhumaine où elle eût enfin assouvi son cœur malade, sa chair lassée. Quand le lac et les petits bois, évanouis dans l'ombre, ne furent plus, au ras du ciel, qu'une **barre noire**,

la jeune femme se retourna brusquement, et, d'une voix où il y avait des larmes de dépit, elle reprit sa phrase interrompue :

-- Quoi ?... autre chose, parbleu ! je veux autre chose. Est-ce que je sais, moi ! Si le savais... Mais, vois-tu ? J'ai assez de bals, assez de soupers, assez de fêtes comme cela. C'est toujours la même chose. C'est mortel... Les hommes sont assommants, oh ! oui, assommants...

### REPONSES

*En vous appuyant sur le champ lexical de la couleur, montrez comment Zola organise cette tombée de la nuit, comparable à la langueur qui tombe dans l'âme de la jeune femme qui regarde le soir tomber.*

*Montrer les procédés descriptifs d'un espace observé par un personnage statique.*

*C'est l'espace qui progressivement se modifie (le lac s'arrondit par exemple).*

*Combien de plans se dessinent dans ce tableau qui émerge lentement devant les yeux de René (et ceux du lecteur).*

*On peut distinguer trois plans successifs. Les deux premiers plans sont comparables : d'abord le lac, qui dessine une courbe. Puis le coucher de soleil au-dessus de ce lac.*

*Deux marques vous aident : « vu de face, le lac », puis, « au dessus de ce lac » (en gras) et enfin « au milieu du lac ».*

*Le lac est immobile, tout autour la nuit s'organise et tombe.*

*Enfin, la voile sur le lac constitue le détail sur le quel l'œil se pose, comme une dernière touche. Dans un ensemble sombre, la voile jaune, sur fond rouge constitue la note colorée.*

*Notez la pause dans la structure générale liée au trot des équipages, qui ne constituent pas véritablement un plan mais qui dans ce tableau sont la marque de la présence humaine.*

Ici la fonction de la description est comme souvent chez Zola référentielle, mais elle peut avoir une dimension symbolique. Le paysage qui s'éteint correspond à ce moment où l'excitation mondaine cesse et où Renée se retrouve seule devant le vide, en proie à ses aspirations non comblées. Le paysage fonctionne comme un miroir des sentiments humains.



On trouve ce procédé porté à son accomplissement et méthodiquement exploité dans *Une page d'amour* (voir le fascicule lecture d'une œuvre)

#### Texte 4 Emile Zola, *L'assommoir*

En haut, la chambre était nue, pleine de soleil, la fenêtre ouverte. Ce coup de soleil, cette nappe de poussière d'or dansante, rendait lamentables le plafond noir, les murs au papier arraché. Il n'y avait plus, à un clou de la cheminée, qu'un petit fichu de femme, tordu comme une ficelle. Le lit des enfants, tiré au milieu de la pièce, découvrait la commode, dont les tiroirs laissés ouverts montraient leurs flancs vides. Lantier s'était lavé et avait achevé la pommade, deux sous de pommade dans une carte à jouer ; l'eau grasse de ses mains emplissait la cuvette. Et il n'avait rien oublié, le coin occupé jusque-là par la malle paraissait à Gervaise faire un trou immense. Elle ne retrouva même pas le petit miroir rond, accroché à l'espagnolette. Alors, elle eut un pressentiment, elle regarda sur la cheminée : Lantier avait emporté les reconnaissances, le paquet rose tendre n'était plus là, entre les flambeaux de zinc dépareillés.

Elle pendit son linge au dossier d'une chaise, elle demeura debout, tournant, examinant les meubles, frappée d'une telle stupeur, que ses larmes ne coulaient plus. Il lui restait un sou sur les quatre sous gardés pour le lavoir. Puis, entendant rire à la fenêtre Étienne et Claude, déjà consolés, elle s'approcha, prit leurs têtes sous ses bras, s'oublia un instant devant cette chaussée grise, où elle avait vu, le matin, s'éveiller le peuple ouvrier, le travail géant de Paris. A cette heure, le pavé échauffé par les besognes du jour allumait une réverbération ardente au-dessus de la ville, derrière le mur de l'octroi. C'était sur ce pavé, dans cet air de fournaise, qu'on la jetait toute seule avec les petits ; et elle enfila d'un regard les boulevards extérieurs, à droite, à gauche, s'arrêtant aux deux bouts, prise d'une épouvante sourde, comme si sa vie, désormais, allait tenir là, entre un abattoir et un hôpital.

#### Questions

Qui regarde ? Nana

Combien d'espaces peut-on distinguer ?

D'une part la chambre, de l'autre la rue.

**Relevez une antithèse** : l'or qui vient de la rue et le noir du plafond.

**Que découvre Gervaise ?** elle découvre que Lantier l'a sans aucun doute abandonnée.

**Quelle est l'utilisation que fait Zola de l'espace dans la narration ?**

Il oppose au fond trois champs : la nature (le soleil qui illumine la chambre), l'espace social de la rue, et le cadre de la chambre : le lit, la commode (les tiroirs vides). Mais les deux champs principaux sont la chambre et la rue. Gervaise se met à la regarder comme on regarde l'avenir, « entre un abattoir et un hôpital », deux lieux associés à la mort, à la maladie et à la misère.

La description fonctionne comme la programmation du destin de Gervaise, qui mourra alcoolique dans une misère noire.

#### Texte 5 - *La bête humaine* (1890)

En entrant dans la chambre, Roubaud posa sur la table le pain d'une livre, le pâté et la bouteille de vin blanc. Mais, le matin, avant de descendre à son poste, la mère Victoire avait dû couvrir le feu de son poêle, d'un tel poussier, que la chaleur était suffocante. Et le sous-chef de gare, ayant ouvert une fenêtre, s'y accouda.

C'était impasse d'Amsterdam, dans la dernière maison de droite, une haute maison où la Compagnie de l'Ouest logeait certains de ses employés. La fenêtre, au cinquième, à l'angle du toit mansardé qui faisait retour, donnait sur la gare, cette tranchée large trouant le quartier de l'Europe, tout un déroulement brusque de l'horizon, que semblait agrandir encore, cet après-midi-là, un ciel gris du milieu de février, d'un gris humide et tiède, traversé de soleil.

**En face**, sous ce poudroisement de rayons, les maisons de la rue de Rome se brouillaient, s'effaçaient, légères. **A gauche**, les marquises des halles couvertes ouvraient leurs porches géants, aux vitrages enfumés, celle des grandes lignes, immense, où l'œil plongeait, et que les bâtiments de la poste et de la bouilloterie séparaient des autres, plus petites, celles d'Argenteuil, de Versailles et de la Ceinture ; tandis que le **pont de l'Europe, à droite**, coupait de son étoile de fer la tranchée, que l'on voyait reparaitre et filer au-delà, jusqu'au tunnel des Batignolles. Et, **en bas de** la fenêtre même, occupant tout le vaste champ, les trois doubles voies qui

sortaient du pont, se ramifiaient, s'écartaient en un éventail dont les branches de métal, multipliées, innombrables, allaient se perdre sous les marquises. Les trois postes d'aiguilleur, en avant des arches, montraient leurs petits jardins nus. Dans l'effacement confus des wagons et des machines encombrant les rails, un grand signal rouge tachait le jour pâle.

Pendant un instant, Roubaud s'intéressa, comparant, songeant à sa gare du Havre.

## Questions

**Repérez les marqueurs de l'espace. Comment s'organise la description ?** En face, à gauche, à droite du pont de l'Europe  
**Où se trouve Roubaud ?** A la fenêtre, posture traditionnelle qui constitue un topos de la littérature.

**A quelle époque de l'année se situe le roman ?** En février

**Quelle est la fonction de cette description ?** Elle est référentielle. C'est l'incipit, elle a pour fonction de dresser le décor de l'histoire. La SNCF y joue un rôle central, ce qu'on appelait le « chemin de fer ».

## Texte 3 *La faute de l'abbé Mouret*

Alors, de très loin, le prêtre entendit un murmure monter de la vallée des Artaud. Autrefois, il ne comprenait pas l'ardent langage de ces terres brûlées, où ne se tordaient que des pieds de vignes noueux, des amandiers décharnés, de vieux oliviers se déhanchant sur leurs membres infirmes. Il passait au milieu de cette passion, avec les sérénités de son ignorance. Mais, aujourd'hui, instruit dans la chair, il saisissait jusqu'aux moindres soupirs des feuilles pâmées sous le soleil. Ce furent d'abord, au fond de l'horizon, les collines, chaudes encore de l'adieu du couchant, qui tressaillirent et qui parurent s'ébranler avec le piétinement sourd d'une armée en marche. Puis, les roches éparses, les pierres des chemins, tous les cailloux de la vallée, se levèrent, eux aussi, roulant, ronflant, comme jetés en avant par le besoin de se mouvoir. A leur suite, les mares de terre rouge, les rares champs conquis à coups de pioche, se mirent à couler et à gronder, ainsi que des rivières échappées, charriant dans le flot de leur sang des conceptions de semences, des éclosions

de racines, des copulations de plantes. Et bientôt tout fut en mouvement; les souches des vignes rampaient comme de grands insectes; les blés maigres, les herbes séchées, faisaient des bataillons armés de hautes lances; les arbres s'échevelaient à courir, étiraient leurs membres, pareils à des lutteurs qui s'apprêtaient au combat; les feuilles tombées marchaient, la poussière des routes marchait. Multitude recrutant à chaque pas des forces nouvelles, peuple en rut dont le souffle approchait, tempête de vie à l'haleine de fournaise, emportant tout devant elle, dans le tourbillon d'un accouchement colossal. Brusquement, l'attaque eut lieu. Du bout de l'horizon, la campagne entière se rua sur l'église, les collines, les cailloux, les terres, les arbres. L'église, sous ce premier choc, craqua. Les murs se fendirent, des tuiles s'envolèrent. Mais le grand Christ, secoué, ne tomba pas.



### Le verbe :

Relevez les verbes, différenciez les verbes d'action et ceux d'état

Action :

Entendit, monter, tordait, saisissaient, ramper, couler, gronder, se levèrent, tressaillirent, fendirent, s'échevelaient, étiraient, marchaient, marchait, rua, craqua, se fendirent, s'envolèrent, ne tomba pas

Etat : ce furent (tournure impersonnelle)

# Corpus 1 FEMMES A LA TOILETTE

## approfondir

*Les lieux féminins semblent avoir hanté l'esprit des hommes et bien sûr des écrivains. Ils sont porteurs de toute la charge de désir, ils évoquent l'intimité féminine, et le désir dans sa dimension*

*La plus charnelle. Ils évoquent aussi la richesse plus ou moins grande.*

*Comparez par exemple la loge de Nana le boudoir de Renée.*

### Texte 1 – La Curée

Mais la merveille de l'appartement, la pièce dont parlait tout Paris, c'était le cabinet de toilette. On disait « le cabinet de toilette de la belle Mme Saccard » comme on dit « la galerie des Glaces, à Versailles ». Ce cabinet se trouvait dans une des tourelles de l'hôtel, juste au-dessus du petit salon bouton d'or. On songeait, en y entrant, à une large tente ronde, une tente de féerie, dressée en plein rêve par quelque guerrière amoureuse. Au centre du plafond, une couronne d'argent ciselé retenait les pans de la tente qui venaient, en s'arrondissant, s'attacher aux murs, d'où ils tombaient droits jusqu'au plancher. Ces pans, cette tenture riche étaient faits d'un dessous de soie rose recouverts d'une mousseline très claire, plissée à grands plis de distance en distance ; une applique de guipure séparait les plis, et des baguettes d'argent guillochées descendaient de la couronne, filaient le long de la tenture, aux deux bords de chaque applique. Le gris rose de la chambre à coucher s'éclairait ici, devenait un blanc rose, une chair nue. Et sous ce berceau de dentelles, sous ces rideaux qui ne laissaient voir du plafond, par le vide étroit de la couronne, qu'un trou bleuâtre, où Chaplin avait peint un Amour rieur, regardant et apprêtant sa flèche, on se serait cru au fond d'un drageoir, dans quelque précieuse boîte à bijoux, grandie, non plus faite pour l'éclat d'un diamant, mais pour la nudité d'une femme. Le tapis, d'une blancheur de neige, s'étalait sans le moindre semis de fleurs. Une armoire à glace, dont les deux panneaux étaient incrustés d'argent ; une chaise longue, deux poufs, des tabourets de satin blanc, une grande table de toilette, à plaque de marbre rose, et

### Questions

#### 1 Repérez le champ lexical de la couleur. (en rouge)

Les couleurs sont essentiellement le blanc, le rose et le gris. Couleurs claires, couleur de la chair. Le gris est souvent lié à l'argent, -le métal – donc à la richesse. Le moindre objet est coûteux, et tous les objets sont destinés à l'apparence.

#### 2 Quelles sont les fonctions de cette description ?

Elle est narrative et référentielle (liée au style réaliste de l'auteur)

#### 3 Que peut-on déduire de « Renée » ?

C'est une femme raffinée et très narcissique.



## Texte 2 - Nana

Tout le monde se mit à rire, d'une façon exagérée, pour faire sa cour. Un mot exquis, tout à fait parisien, comme le remarqua Bordenave. Nana ne répondait plus, le rideau remuait, elle se décidait sans doute. Alors, le comte Muffat, le **sang aux joues**, examina la loge. C'était une pièce **carrée**, très basse de plafond, tendue entièrement d'une étoffe havane clair. Le rideau de même étoffe, porté par une tringle de cuivre, ménageait au fond une sorte de cabinet. Deux larges fenêtres ouvraient sur la cour du théâtre, à trois mètres au plus d'une **muraille lépreuse**, contre laquelle, dans le noir de la nuit, les vitres jetaient des carrés jaunes. Une grande **psyché** faisait face à une **toilette** de marbre blanc, garnie d'une débandade de **flacons et de boîtes de cristal, pour les huiles, les essences et les poudres**. Le comte s'approcha de la psyché, se vit très rouge, de fines gouttes de sueur au front; il baissa les yeux, il vint se planter devant la toilette, où la **cuvette** pleine **d'eau savonneuse, les petits outils d'ivoire épars, les éponges humides**, parurent l'absorber un instant. Ce sentiment de vertige qu'il avait éprouvé à sa première visite chez Nana, boulevard Haussmann, l'envahissait de nouveau. Sous ses pieds, il sentait mollir le tapis épais de la loge; les becs de gaz, qui brûlaient à la **toilette** et à la **psyché**, mettaient des sifflements de flamme autour de ses tempes. Un moment, craignant **de défaillir** dans cette odeur de femme qu'il retrouvait, chauffée, décuplée sous le plafond bas, il s'assit au bord du divan capitonné, entre les deux fenêtres. Mais il se releva tout de suite, retourna près de **la toilette**, ne regarda plus rien, les yeux vagues, songeant à un bouquet de tubéreuses, qui s'était fané dans sa chambre autrefois, et dont il avait failli mourir. Quand les tubéreuses se décomposent, elles ont une odeur humaine.

### Questions

#### Que peut-on déduire sur ces deux femmes à partir des éléments du texte ?

Ce sont des femmes pour qui l'apparence physique compte extrêmement. Nana est une prostituée qui se produit dans un théâtre, mais Renée est une femme riche qui va progressivement se compromettre dans une relation illicite et perverse.

#### Qui regarde dans chacun de ces textes ?

C'est le regard d'un narrateur extérieur qui regarde dans le texte 1, mais c'est l'un des personnages de l'histoire qui regarde dans le second. La description est colorée par la subjectivité de celui qui regarde.

#### Que peut-on imaginer à partir des dernières lignes sur l'état d'esprit du comte ?

Le comte est clairement sous l'emprise du désir physique qu'il ressent pour Nana. Il ressent un vertige, manque défaillir...

#### Les deux femmes sont-elles du même milieu social ? A quoi pouvez-vous le dire ?

Non, bien sûr, tout de l'intérieur de Renée désigne la richesse et le raffinement, tandis que la loge de Nana est basse de plafond, tendue d'une simple étoffe.